

Pierre Péju
Le rire de l'ogre



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Pierre Péju

Le rire de l'ogre

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2005.

Extrait de la publication

Romancier et essayiste, ancien directeur de programme au Collège international de philosophie, Pierre Péju est l'auteur de plusieurs ouvrages, notamment *Naissances*, *La petite Chartreuse*, prix du Livre Inter 2003, porté à l'écran par Jean-Pierre Denis en 2005, *Le rire de l'ogre*, prix du roman Fnac 2005.

PROLOGUE

Un ogre vivait dans une contrée ravagée par la guerre. Comme cette guerre avait jeté tout le monde sur les routes et que des bandes de petits orphelins erraient dans les plaines et dans les forêts, il suffisait à l'ogre de marcher un moment au hasard, entre les batailles, les assauts et les pillages, pour trouver de délicieux enfants à dévorer. Ces gosses perdus, sans famille ni demeure, étaient particulièrement succulents.

La guerre était partout. Elle durait depuis si longtemps qu'on avait oublié ses causes. Il n'y avait jamais de victoire totale ni de défaite décisive. On se battait. On s'exterminait. Les loups faisaient le reste. Tuer était devenu une façon de vivre.

D'abord, les pères et les fils s'étaient transformés en guerriers sanguinaires. Peu à peu, la cruauté des femmes et des enfants avait égalé celle des hommes. Malheur à qui se heurtait à une bande d'enfants en armes ou tombait entre les mains de veuves et d'orphelines !

Avec le temps, chacun prenait part au carnage, puis chacun finissait victime de quelque abomination.

Un jour, en pleine forêt, l'ogre rencontra un petit garçon et une petite fille complètement perdus. Parents morts, village brûlé, personne au monde. Il se pencha vers eux pour leur demander de façon douce s'ils n'avaient pas besoin d'aide, puis il saisit leurs petites mains dans ses gigantesques poignes et les entraîna sur un de ces chemins qui ne mènent nulle part.

Il n'avait pas encore très faim, mais il savait quel plaisir il prendrait à croquer vivants la fillette et son petit frère tandis qu'ils se tortilleraient.

Le chemin s'achevait dans une clairière. Au milieu des fleurs et des hautes herbes, l'eau limpide d'une fontaine coulait dans un tronc d'arbre complètement évidé. Les enfants avaient soif, l'ogre les laissa boire, mais sans leur lâcher la main de crainte de voir son repas lui échapper. Les enfants ne seraient pas allés bien loin : ils tombaient de sommeil. Brusquement, l'ogre les tira en arrière afin de boire à son tour, ce qui vida momentanément la fontaine. Puis il se dit qu'il était un peu las, lui aussi, et qu'il allait faire une sieste. À son réveil, frais et dispos, il mangerait les petits avec d'autant plus de plaisir. Il s'adossa confortablement à un arbre. Les enfants dormaient profondément mais, afin qu'ils ne risquent pas de s'enfuir, l'ogre les serra très fort contre sa poitrine en enlaçant leur cou dans le creux de ses bras.

Il maintenait fermement le garçon dans l'étau de son bras droit et la fille dans l'étau de son bras gauche, serrant de plus en plus fort. Tout en dormant, il les étouffait, les étranglait.

Quand il s'éveilla, les corps minuscules étaient inertes contre le ventre de l'ogre dépité.

Il eut beau les secouer, leur administrer de monstrueuses pichenettes, souffler dans leurs narines, il ne parvint pas à les ramener à la vie.

Sa déception était immense, car il n'aimait manger que des enfants vivants et vigoureux, appréciant de les sentir se contorsionner, gémir, puis se taire.

À présent, cette chair blême ne lui disait plus rien. L'appétit coupé ! Il ne rencontrerait sûrement pas d'autres enfants perdus avant la tombée de la nuit.

C'est alors qu'il remarqua qu'une jeune fille était assise au bord de la fontaine, comme surgie de l'eau.

L'ogre la fixait, bouche bée. Ce n'était plus une enfant. Pas question de la dévorer, mais elle était vraiment très belle.

— Si tu veux, je peux les ramener à la vie, déclara-t-elle en faisant un charmant mouvement du menton en direction des deux petits cadavres.

— Vraiment ? demanda l'ogre, disposé à croire n'importe quoi.

— Oui, c'est facile : il me faut seulement les observer longtemps et parvenir à voir certaines choses.

— Mais quelles choses ? Et comment vas-tu t'y prendre ?

— Je dois les regarder à travers ce fragment de cristal, dit-elle en plaçant devant son œil un caillou bleuté et translucide.

— Et alors ?

— *Si, en examinant leurs traits, je parviens, grâce à mon cristal, à voir distinctement toute leur vie, pas seulement leur naissance, leur enfance mais aussi l'existence qu'ils auraient menée si tu n'avais pas fait l'idiot, eh bien, ils vivront à nouveau.*

— *Fais-le, implora l'ogre.*

— *Ce n'est pas si simple. Il me faut voir les crimes qu'ils allaient commettre, le mal qu'ils allaient faire, ou découvrir au contraire la générosité dont ils étaient capables. Si l'image est nette, ils vivront.*

— *Leur cœur battra ?*

— *Oui.*

— *Leur poitrine remuera ?*

— *Oui.*

— *Rien qu'en regardant à travers ce caillou ?*

— *Oui.*

— *Et je pourrai... ?*

— *Tout ce que tu voudras.*

— *Alors, vite, examine-les. Vois ce que tu dois voir. Dépêche-toi, mademoiselle !*

La jeune fille sourit une dernière fois, installa lentement la pierre devant son œil et demanda à l'ogre de redresser les enfants et de les maintenir dans une immobilité complète. Son regard se posait longuement sur la fille, puis sur le garçon. L'ogre apercevait l'œil très grossi de la jeune fille, mais il n'osait pas broncher, exposant les deux petits corps du mieux qu'il pouvait.

Toutes sortes d'expressions passaient sur le visage de la jeune fille. Elle fronçait les sourcils, plissait le nez, grimaçait. Elle eut un frisson de dégoût, puis

elle ouvrit une bouche effrayée. Mais elle ne cessait de regarder à travers son cristal.

L'ogre s'inquiétait. Il avait une crampe dans les bras et son dos devenait douloureux. Le front de la jeune fille était tout plissé. Puis l'ogre remarqua que des rides se creusaient et se ramifiaient autour de ses lèvres.

Était-ce encore une jeune fille ? Des cheveux gris tombaient autour du cristal magique. Sa main était celle d'une vieille femme et elle tremblait tout en déplaçant de plus en plus vite sa pierre de la fille au garçon, du garçon à la fille.

Soudain, l'ogre eut l'impression que ses proies respiraient à nouveau, que leurs cœurs battaient faiblement. Puis leurs yeux s'ouvrirent. L'ogre relâcha son étreinte. Tièdes, tendres, frémissants, les enfants se redressaient, bougeaient. Mais, abaissant son bras, la très vieille femme était affreuse à voir. Des larmes coulaient dans ses rides profondes. Une expression d'horreur tordait sa bouche, dévoilant des gencives pourries et quelques dents noires. Ses yeux étaient injectés de sang, ses cheveux blancs, son corps décharné.

L'ogre considérait les enfants avec étonnement. Il n'avait plus du tout envie de chair fraîche. Pour la première fois, l'odeur de la viande infantine lui donnait la nausée.

Il regardait fixement cette vieille femme assise au bord de la fontaine. Elle était devenue une sorcière aux yeux vides.

Alors l'ogre éclata de rire. C'était un rire fou, un rire immense, dont l'écho se répercutait dans la clai-

rière. Un rire qui secouait l'arbre auquel il était adossé. Les petits en profitèrent pour s'arracher à l'étreinte et faire quelques pas hésitants, tandis que l'ogre, à demi allongé, riait de plus en plus fort.

Il arracha une brassée de fleurs qu'il se fourra dans la bouche et qu'il mâcha. Puis une grosse touffe d'herbe et même de la mousse. Il se goinfrait de tout ce végétal et s'étouffait, tellement il riait.

La très vieille femme avait disparu. Les enfants s'éloignaient lentement sous les branches. La forêt retentissait à nouveau de bruits de guerre et de cris. L'ogre riait toujours aux éclats.

Sur un chemin rocailleux et moussu, les enfants croisèrent un chevalier en armure. Il devait chevaucher depuis bien longtemps. Il avait un regard à la fois grave et rêveur. Son chien trottait entre les jambes de son cheval. La Mort et le Diable l'accompagnaient. La Mort chevauchait une vieille carne, et le Diable... était le diable ! Le chevalier passa, très droit. La Mort, elle, renifla une odeur d'enfants. Le Diable esquissa un sourire. Bientôt, tout fut plongé dans le noir.

PREMIÈRE PARTIE

L'excursion au lac Noir
(*Allemagne, été 1963*)

Je venais d'avoir seize ans. C'était l'été. J'étais seul dans le compartiment de ce train filant vers l'Allemagne où je devais passer plusieurs semaines, dans la petite ville de Kehlstein, chez un correspondant qui ne me correspondait en rien.

Revenant à ce moment de ma jeunesse (à moins que ce ne soit ce moment qui me hante ?), une seule image s'impose à mon souvenir, celle d'un chemin forestier qui traverse l'épaisseur des épicéas et des sapins, pour déboucher sur une vaste clairière inondée de lumière, et un petit lac où glisse le reflet rapide des nuages.

Pour atteindre ce chemin, il faut dépasser les derniers chalets de Kehlstein aux murs couverts de fresques édifiantes, puis gravir les lacets d'un sentier escarpé et sans ombre, jusqu'à la lisière de la forêt. C'est alors qu'on découvre ce long corridor végétal au bout duquel brille la tache dorée d'une issue. Dans la pénombre humide,

on presse le pas, impatient de retrouver l'éclat du jour et de revoir le ciel. Enfin, on aperçoit les eaux du lac, si calmes et si noires dans leur écrin vert sombre. On sent confusément qu'il est impossible d'aller plus loin.

Avec l'âge, j'ai compris que ce chemin forestier traverse ma vie. Il est un axe autour duquel tout ce qui m'est arrivé tourne très lentement. Un passage secret qui fait communiquer l'enfance et l'âge adulte, la guerre que je n'ai pas connue et la paix que je n'ai pas assez appréciée.

En ce début des années soixante, je suis un petit Français qui séjourne en Allemagne, en vue de se perfectionner dans cette première langue étudiée au lycée. Ce n'est pas encore une pratique courante. Il m'a fallu faire un long voyage, passer solennellement les frontières, avant de rencontrer la famille du correspondant qu'un professeur bienveillant m'a aidé à trouver, et ne recevoir des nouvelles de France que par les lettres de ma mère qui mettent des jours à me parvenir. À peine plus jeune que la paix, me voilà livré à moi-même pour la première fois !

En Allemagne, les souvenirs du désastre pèsent encore terriblement, mais personne ne les évoque. Leurs ombres rôdent dans la fausse sérénité d'après-guerre, autour de traces de violence toujours visibles et de ruines. Un voile de non-dit estompe la gentillesse des gens et trouble l'innocence apparente des choses.

Mon correspondant s'appelle Thomas. Blond,

jovial, débordant d'énergie, il consacre tout son temps au sport et aux filles. Sympathique mais d'autant plus encombré par ma présence que sa mère insiste pour qu'il réponde en français au peu de mots que je baragouine en allemand. Et il redoute la mince concurrence que je peux lui faire auprès de ses petites amies. Entre nous, le dialogue a vite tourné court. Rien à nous dire !

Moi, je suis brun, particulièrement réservé, mais je déborde aussi d'une énergie qui se déverse tout entière dans les épais carnets de croquis qui ne me quittent jamais. J'use quantité de crayons à dessiner, tandis que Thomas nage, grimpe, flirte, danse, joue au tennis, boit de la bière et raconte à l'oreille des filles des histoires drôles auxquelles je ne comprends rien. Le plus souvent, il me retrouve penché sur la tiédeur blanche du papier, attentif aux bruits nouveaux qui me parviennent, aux voix étrangères, aux odeurs de bois, de roches et de toutes ces fleurs dont les balcons regorgent.

— Alors, qu'as-tu encore inventé aujourd'hui, *mein Franzose* ? (Thomas ne m'appelle jamais « Paul » !)

La petite bourgade de Kehlstein, épargnée dix-sept ans plus tôt par les milliers de tonnes de bombes déversées sur la plupart des villes allemandes, déploie le jeu de cubes de ses chalets de bois, et de ses maisons jaunes, roses ou vert pistache, dans une vallée riante, autour d'une for-

teresse médiévale et de trois églises baroques, entre des montagnes couvertes de forêts.

Assis sur le lit, dans la chambre qu'on m'a attribuée, je ne dessine pas ce que j'ai sous les yeux : fontaines, tilleuls ou vieux chalets. Je laisse aller mon crayon et prends plaisir à sentir, au bout de mes doigts, la pointe du léger cylindre errer sur la page blanche. Sous la mine de plomb surgissent des visages fantastiques, creusés, échelonnés, ou des corps bizarres aux membres comme des branches. Des blocs, des griffonnages, grattages, lignes légères et surcharges, tout un fantasme de pacotille avec de minutieux détails.

Thomas, comme sa famille, respecte cette manie. Il ménage ma tranquillité et s'occupe sans moi. Ma solitude est grande, surtout le soir, quand je dessine sur le balcon de bois, dans l'odeur écœurante des géraniums, ou plus tard, à la lumière de la lampe, quand le soleil s'est enfoncé d'un coup derrière la montagne.

Par chance, je suis arrivé en Allemagne avant les vacances scolaires et, au cours des matinées passées au lycée avec Thomas, j'ai fait la connaissance de ses nombreux amis. Pour eux aussi, je suis « *der Franzose* » ou le « dessinateur » : un type un peu artiste, fantaisiste et approximatif, donc parfaitement français ! Intrigués par mes dessins, ils se tordent le cou, froncent les sourcils et tentent d'identifier des formes, puis ils prennent du recul en hochant la tête : « *Ja, ja... Schön ! Aber, was ist das ?* »

147184



Le rire de l'ogre

Pierre Péju

Cette édition électronique du livre

Le rire de l'ogre de Pierre Péju

a été réalisée le 08 juillet 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070342525 – Numéro d'édition : 147184).

Code Sodis : N50227 - ISBN : 9782072452420

Numéro d'édition : 233003.